

Chroniques italiennes web 29 (1/2015)

ELOGIO DELLA LENTEZZA **L'ITALIE ET LA « CRISE DU TEMPS »**

C'est une anecdote sioux (à ce que l'on dit) qui attire notre attention sur la disjonction entre le temps de la modernité et celui de l'humain : on raconte qu'une tribu devait être déplacée, à marche forcée, pour intégrer le périmètre d'une réserve créée par l'administration nord-américaine. Au bout de trois jours de marche régulière, le chef s'assit, imité par tous les membres de la tribu qui refusèrent d'aller plus loin. Aux représentants du nouvel ordre américain qui leur enjoignait de reprendre la route, il répondit qu'il fallait d'abord donner à leur âme le temps de les rejoindre.

Au XXI^e siècle, la conjonction du progrès technologique et de la globalisation avec la suprématie du modèle néolibéral se traduisent par une accélération globale du rythme de la vie et des mutations sociales, nous entraînant dans une course frénétique qui mine nos capacités d'adaptation en même temps qu'elle génère un sentiment de retard chronique. Le philosophe et sociologue allemand Hartmut Rosa parle d'une « famine temporelle » des sociétés modernes occidentales (H. R., *Aliénation et accélération – Vers une théorie critique de la modernité tardive*, La Découverte, 2012 (2010¹), p. 25). Dans la foisonnante étude qu'il avait publiée quelques années auparavant, il écrivait :

Les complexes effets conjugués de ces trois formes d'accélération [i.e. : accélération technique, accélération du rythme de vie, accélération de la vitesse des transformations sociales et culturelles] expliquent qu'au lieu du

B. LE GOUÉZ

rêve utopique d'un temps abondant, les sociétés occidentales sont confrontées à une pénurie de temps, une véritable *crise du temps*, qui met en question les formes et les possibilités d'organisation individuelles et politiques ; une crise du temps qui a mené à la perception largement répandue d'un *temps de crise*.¹

Malgré le cliché qui associe culture méditerranéenne et "dolce farniente", l'Italie ne fait pas exception et, comme les autres pays de la sphère néolibérale, elle est affectée par cette « crise du temps » intimement liée aux dynamiques de la post-modernité ou « modernité tardive » (voir Z. Bauman, G. Simmel, H. Lübbe, K. Geißler, Paul Virilio, ...). On en trouve la trace dans les productions littéraires et artistiques italiennes de notre époque. Quelle forme y revêt la « crise du temps » ? On pense à Pietro Paladini, le personnage principal du roman de Sandro Veronesi, *Caos calmo* (2005 ; incarné par Nanni Moretti en 2008 dans le film d'Antonello Grimaldi) stationnant sur un banc sous les fenêtres de l'école de sa fille. En se soustrayant, de manière aussi abrupte qu'inattendue, aux impératifs dynamiques de la vie sociale et professionnelle, en s'interdisant d'entrer dans tout processus de transformation du monde, ce cadre de l'industrielle capitale lombarde (inopportunément transporté à Rome pour les besoins du film) incarnait une protestation muette face aux structures temporelles de son époque, « placées pour l'essentiel sous le signe de l'accélération »².

Elargissant le point de vue, on observe que le débat sur le rapport au temps traverse en grande part la culture occidentale et l'acuité de la crise contemporaine ne doit pas masquer d'autres grandes ruptures (historiques, sociales, économiques...) intervenues à d'autres moments de notre histoire, ruptures qu'il serait opportun de mettre en perspective. Ainsi, lorsque l'industrialisation généra une accélération des rythmes productifs, une esthétique de la lenteur prit forme, comme alternative à l'ère de la machine.

Notre « mode d'être dans le monde » (H.R.) dépendant dans une large mesure des structures temporelles de la société dans laquelle nous vivons et celles-ci ayant « une nature collective et un caractère social »³,

¹ Hartmut Rosa, *Accélération – une critique sociale du temps*, (*Beschleunigung. Die Veränderung der Zeitstrukturen in der Moderne*, Berlin, Suhrkamp, 2005), Paris, La Découverte, « Théorie critique », 2010, p. 12.

² *Ibid.*, p. 11.

³ *Ibid.*

c'est dans la double dimension de l'individuel et du collectif qu'il faut envisager la question de la perception du temps. Quelles modifications (altérations ?) a-t-elle subies dans la période postmoderne / au cours des grandes ruptures que nous évoquions plus haut ? Actuellement, la transmission d'informations en temps réel ainsi que la structure même du médium internet ont substitué aux modèles temporels linéaires et séquentiels « des formes de simultanété »⁴ (H. R., 269) : à quelles « représentations d'un 'temps atemporel' » ces mutations sont-elles en train de donner lieu ? La dé-historicisation qui est au cœur du discours postmoderne a-t-elle des effets repérables dans la pratique littéraire et sur ses objets ? Dans *La lenteur* (Gallimard, 2005), Milan Kundera rapprochait lenteur et mémoire, vitesse et oubli. Ces couples peuvent-ils constituer des paradigmes opérationnels dans l'analyse des productions culturelles de l'Italie contemporaine ? Voilà autant de questionnements qui autorisent une (re)mise en travail des textes actuels mais aussi, peut-être, de quelques œuvres du passé, pour les besoins de la mise en perspective que nous appelions précédemment.

Dans la dimension collective, le statut d'un sujet pris dans le régime de l'accélération temporelle offre un terrain d'analyse encore insuffisamment exploré. H. Rosa écrit :

Les sujets modernes peuvent donc être décrits comme n'étant restreints qu'*a minima* par des règles et des sanctions éthiques, et par conséquent comme étant "libres", alors qu'ils sont régentés, dominés et réprimés par un régime-temps en grande partie invisible, dépolitisé, indiscuté, sous-théorisé et inarticulé. Ce régime-temps peut être en fait analysé grâce à un concept unificateur : la logique de l'accélération sociale.⁵

A l'échelle individuelle et subjective, on observe des prises de conscience qui, elles-mêmes, génèrent, à la fin du XXe siècle, un mouvement de résistance à l'accélération. Très prosaïquement, Rosalba la quadragénaire provinciale du film de Silvio Soldini, *Pane e tulipani* (1999), en soulevait déjà les enjeux essentiels : au-delà de la fugue d'une ménagère aliénée par les rythmes familiaux, le film exaltait l'art de "prendre son temps" / "dar tempo al tempo" : le temps – lent – de la croissance des

⁴ *Ibid.*, p. 269.

⁵ H. Rosa, *Aliénation et accélération*, ..., cit., p. 8. Dans le même opus, voir aussi le chapitre 9 : « L'accélération comme nouvelle forme de totalitarisme ».

B. LE GOUEZ

plantes, l'art floral, le retour à la langue de *l'Orlando Furioso* que Fernando, *cameriere* islandais, poète et dépressif, joué par Bruno Ganz, adopte au quotidien, étaient autant d'occasions de retrouver « la bonne cadence », « il tempo giusto »⁶ (ou, ce que les Allemands nomment de façon plus précise « Eigenzeit » / littéralement : "temps personnel, propre à chacun") dans cette ville de la lenteur par excellence qu'est Venise. Sans doute pour la même raison, dix ans plus tard Valerio Mieli choisit la lagune, milieu éminemment impropre à l'accélération, pour cadre de son premier film. Un amour y naît qui devra mûrir au fil des saisons avant de se déclarer : *Dieci inverni*, sorti en 2009 et analysé dans ce numéro par Anne Boulé, a même donné lieu à une version romancée postérieure au film, indice de ce que le discours tenu là trouvait un écho durable chez le spectateur.

Si, comme on l'a dit, notre « mode d'être dans le monde » dépend, dans une large mesure, des structures temporelles de la société dans laquelle nous vivons, structures qui « se dressent face à l'individu dans leur robuste facticité »⁷, il arrive pourtant que les individus s'organisent pour, à leur tour, se dresser face à elles : des résistances et des stratégies de contournement s'élaborent. On a pu observer que parmi les penseurs de l'"accélération du temps" – en partie héritiers des fondateurs de la « Théorie critique » (Adorno, Horkheimer, Marcuse) –, les Allemands sont nombreux, toutefois, sur le terrain des pratiques, les Italiens sont bien présents. Faut-il y voir l'héritage hédoniste d'un art de vivre, une forme tardive d'humanisme ? C'est en Italie que prennent forme plusieurs courants qui, à la recherche du "tempo giusto", prônent des solutions alternatives. Sous l'emblème de la *lenteur* qui, bien évidemment, ne renvoie nullement à un positionnement rétrograde – pas plus réactionnaire qu'il ne prônerait un quelconque immobilisme –, des pratiques de rupture s'affirment et font des émules par-delà les frontières. Dès les années 80, c'est à Rome que s'est initiée la résistance contre l'industrialisation de la nourriture et le modèle du "fast-food". Ainsi est né *Slow food*, fondé en 1986 par Carlo Petrini. Dans le sillage du mouvement, d'autres aires de l'expérience humaine sont investies par ce qu'on serait tenté d'appeler la "philosophie de la lenteur" : en 2002,

⁶ Expression utilisée en plusieurs endroits par Carl Honoré in *Eloge de la lenteur*, Paris, Marabout, 2005. P. 24, l'écrivain et journaliste canadien, porte-parole du mouvement *Slow*, écrit : « cherchez à vivre à ce rythme que les musiciens appellent le *tempo giusto* – la « bonne cadence ».

⁷ H. Rosa, *Aliénation et accélération*, ..., cit., p. 11.

Alberto Vitale, autre militant qui s'oppose à la consommation rapide, fonde *Slow sex*. Quant au projet collectif, il n'est pas oublié : *Cittaslow* a vu le jour à la fin du XXe siècle. Autour d'une charte commune qui, en 55 principes, définit un projet d'aménagement de la ville, les cités adhérentes cherchent à « susciter un nouveau climat, une façon entièrement nouvelle de voir la vie »⁸. Fondé en Italie à l'initiative de quelques élus, maires de diverses municipalités, le réseau a essaimé dans le monde entier, d'Allemagne jusqu'en Corée. Tandis que le TAV apparaît comme une des grandes réussites de la technique italienne, reliant plus rapidement un lieu à un autre et modifiant par là notre perception subjective du territoire, la contretendance se dessine et choisit la coquille de l'escargot comme emblème du "mieux-vivre" : les villes du réseau ont adopté la *lumaca* pour logo. Résister à l'injonction péremptoire d'une accélération incontrôlée dans tous les domaines de l'activité humaine, devient donc une philosophie de vie et l'Italie est, de ce point de vue, un terrain d'expérimentation aussi imaginaire que productif.

Si notre préoccupation naît de l'actualité, on n'oublie pas, cependant, que c'est bien à la lumière du passé qu'on peut lire les enjeux du présent. Par conséquent, des études portant sur les siècles précédents ont ici leur place et viennent opportunément nourrir le débat : outre les moments de ruptures historiques et techniques déjà mentionnées, le rapport au temps dans la période préindustrielle, avant que la journée ne soit soumise au découpage des heures d'horloge, est un objet d'analyse susceptible de nous aider à penser notre propre rapport au temps.

L'étude de Giulia Puma nous permet d'entrer dans le vif du sujet avec un point de vue original sur un temps trop peu étudié : celui de la prière, vu ici non pas comme moment d'abstraction des réalités contingentes mais comme processus actif de réparation au terme duquel, Giovanni Morelli, auteur de *Ricordi* qui nous entraînent dans la dimension intime de la vie de ce marchand florentin des XIVe et XVe siècles, va enfin trouver la paix. A partir d'un drame personnel : celui de la disparition précoce de son fils et d'une extrême-onction manquée, il redécouvre les vertus d'un temps long, opposé à celui du temps mercantile, et élabore un processus de deuil très particulier que Giulia Puma étudie ici avec acuité.

⁸ Bruna Sibille, députée-maire de Bra, citée par Carl Honoré, *Eloge de la lenteur*, cit., p. 90.

B. LE GOUEZ

Autre opposition significative entre deux temporalités : celle de la ruralité et celle des gens de la ville. Le moment de la transition d'une économie rurale vers la modernité de la société industrielle constitue l'une de ces ruptures essentielles qui sont en amont de la crise du temps que nous expérimentons actuellement. L'immédiat après-guerre s'annonçait gros de tous les changements : politiques, techniques, sociologiques et même, quasiment, anthropologiques. Réexaminant l'œuvre la plus célèbre de Giovannino Guareschi, Sarah Amrani se penche sur cette période charnière : 1946-1947, deux années-clés de l'Histoire italienne où les dynamiques qui conduisent à la période moderne se mettent en place sur fond d'exaspération des tensions entre les tenants d'une idéologie axée sur les valeurs de la tradition et les partisans d'un modernisme dont on devine qu'il ne sera pas toujours nécessairement synonyme d'humanisme. L'analyse rigoureuse et serrée qu'elle mène dévoile ainsi des enjeux qui avaient pu échapper au lecteur (ou au spectateur) divertie par les chamailleries perpétuelles de Don Camillo et Peppone et la truculence du récit. Deux conceptions du temps – qui se donnent à appréhender, dans le *Mondo piccolo* de Guareschi, à travers l'espace très particulier de la *Bassa parmense*, traversé par « le » fleuve, métaphore vivante d'un écoulement puissant que rien n'arrête – deux conceptions du temps s'affrontent et déjà se dessine la conscience d'une aliénation à venir.

Du côté de la résistance à l'accélération forcée, des auteurs tels que Savinio, le chantre du dilettantisme, Carlo Levi plongé malgré lui dans une réalité ethnologique en contraste complet avec sa société d'origine, ou Guido Piovene, sont réunis dans une même étude : Marc Lesage consacre un texte très suggestif au thème du voyage et de la découverte d'un « Sud » qui apparaît, en ces années de l'immédiat après-guerre, comme le lieu d'une altérité radicale. Son étude est opportunément intitulée « Pensare a piedi » et montre comment, chez le voyageur qui a su décélérer, « changer de mètre et de mesure dans son rapport à la réalité » (M. L.), la lenteur – la « temporalité suspendue » (M. L.) d'une résidence assignée dans le cas de Carlo Levi – sont à l'origine d'une véritable « métamorphose » ontologique, métamorphose qui ne peut s'accomplir que dans un temps long. Entre le reportage et la réélaboration littéraire, le voyageur-auteur vit une traversée qui le renvoie, en dernière analyse, à la condition pérégrine de l'être humain.

Par l'article suivant, nous abordons aux rives de notre contemporanéité. C'est l'expression de la continuité temporelle et sa restitution dans l'œuvre poétique d'Antonio Porta qui sont au centre de l'étude réalisée par le linguiste Giovanni Solinas. Le thème de la lenteur opère ici comme un coin par lequel l'auteur de l'étude entaille le texte afin de révéler la quintessence d'une poésie souvent hermétique : fragmentation, indétermination, impossible reconstitution sémantique... Au-delà de la minutieuse analyse linguistique, c'est aussi le rôle actif du lecteur dans le processus de reconstitution du sens que Giovanni Solinas fait émerger.

Enfin, de plain pied entrés dans le XXI^e siècle, dans une décennie où triomphe l'idéologie de la rapidité et de la performance, c'est le « caractère incompressible du temps des sentiments » (A. Boulé) que montre (et démontre) *Dieci inverni* (2009). Anne Boulé propose une lecture subtile et pénétrante de l'*opera prima* du jeune réalisateur Valerio Mieli : fondée sur une analyse filmique rigoureuse, elle dévoile progressivement quelques implicites, révélant une profondeur que le récit d'une idylle manquée pendant dix ans n'avait, à la première vision, pas toujours laissé supposer. Sans révéler la chute de l'étude ici présentée, nous voulons pourtant en livrer la conclusion : « la lenteur n'est plus un défaut ou un obstacle, mais une nécessité, peut-être un avantage ou même une valeur. » Par là, le réalisateur prend le contre-pied des injonctions de son époque aussi bien que d'une certaine approche intellectuelle dont le modèle littéraire est Tchekov – explicitement cité dans le film – qui appréhende le temps comme facteur d'érosion et de désagrégation.

C'est sur cette perspective salvatrice – qui indique la voie des retrouvailles avec soi-même – que se clôt notre parcours, trop bref pour suffire à circonscrire le sujet ici proposé à la réflexion.

Les pièces apportées au débat par les auteurs qui ont contribué à l'élaboration de ce numéro, sont de natures aussi diverses que le sont les méthodes d'approche par eux utilisées : analyse littéraire, linguistique ou filmique. De cette diversité d'objets, de méthodes et de périodes, il ne ressort que mieux que la question du temps – et, en la circonstance, celle d'un temps lent – est un objet d'étude tout à fait pertinent et propre à révéler des perspectives inattendues sur des œuvres diversement fréquentées. De Savinio à Guareschi, de Piovene à Mieli, notre contemporain, on constate que la question d'un temps lent comme soustraction de soi-même à

B. LE GOUEZ

l'accélération forcée et à la performance imposée, pose en définitive la question de l'humain. Suivre ce fil à travers les œuvres et les époques peut ainsi nous conduire à relire un certain nombre de nos grands textes, viatiques de notre traversée humaine dans une société toujours plus soumise à des impératifs qui nous échappent, en y cherchant (et en y trouvant ?) l'indication d'une stratégie de résistance, la liberté de vivre « notre » temps à notre rythme.

Brigitte LE GOUEZ

Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3